

Jean Huitorel

*Jean est parti combattre les Allemands, « parce qu'il ne les aimait pas ». Et il était tenace (comme un Breton diront certains...). Après avoir vainement tenté de trouver un moyen de rejoindre le général De Gaulle par la mer, il a enfin pu partir grâce à une filière d'évasion qui l'a mené en Espagne en compagnie de son copain Louis Periou - ils sont du même village et ne se quitteront plus. Comme beaucoup dans leur cas, ils ont été enfermés au camp de Miranda. Franco y détenait ainsi, dans des conditions précaires, les évadés français de l'immense camp de prisonniers qu'était devenu notre pays qui venaient à se trouver illégalement en Espagne, pays resté neutre. Toutefois, à l'époque qui nous occupe, le Caudillo était tiraillé : ses amis Hitler et Mussolini l'avaient certes aidé à prendre le pouvoir, mais la situation de l'Axe était de moins en moins reluisante et les USA fournissaient de quoi empêcher le peuple espagnol, ruiné par la terrible guerre civile, de mourir de faim. Les détenus étaient donc relâchés et expulsés de temps en temps, question d'obtenir une rallonge des Américains et de se débarrasser de bouches inutiles. Jean se retrouve ainsi en Afrique du Nord fraîchement libérée après une traversée sur un paquebot hors d'âge. Il va pour s'engager dans les paras, mais la vie militaire ne convient pas à son esprit indépendant, d'autant plus que ceux qui l'accueillent étaient encore au service de Pétain quelques mois plus tôt. Il entre, au hasard d'une rencontre, dans la 1<sup>ère</sup> Division Française Libre, qui regroupe tout ceux qui ont rejoint De Gaulle, les rebelles de la première heure qui ont refusé l'Armistice, qui se sont battus avec bravoure au Tchad, à Bir Hakeim et ailleurs et qui portent fièrement la Croix de Lorraine des Forces Françaises Libres. L'esprit y est comparable à celui des soldats de l'An II : ils sont là pour se battre, libérer la France et vaincre les Nazis, pas pour balayer, défilé ou saluer des ganaches galonnées. De Tunisie à la campagne d'Italie, du débarquement en Provence aux Vosges et à la réduction de la poche de Colmar, Jean va se battre. Son unité comporte de nombreux soldats issus de l'Empire. Jean parle avec respect et admiration des Saras du Tchad, ses frères d'arme, qui ont quitté village et famille pour risquer leur vie. Modeste, Jean ! Lui et Louis n'en ont-ils pas fait autant, après tout ?*

*A Jean.*

## La déclaration de la guerre

Je n'ai pas été mobilisé car seul le premier quart - jusqu'à fin mars - de la « classe 20 » l'a été, et je suis né après, en décembre.

Les Allemands sont arrivés ici le 19 juin. J'étais à Morlaix en classe de Philo pour passer mon second bac<sup>1</sup>. J'avais déjà eu difficilement le premier, mais je l'avais eu, préparé à Brest, mais Morlaix était plus proche de Poullaouen<sup>2</sup> pour préparer la Philo. En plus, une partie du lycée de Brest allait servir d'hôpital militaire.

Le 18 juin au soir, le principal nous a dit qu'un groupe d'Allemands était arrivé à Plouigneau, un à Rostronen et un autre près de Quimperlé. Ils allaient à Brest. Il nous a dit que les épreuves du bac allaient probablement être reportées, voire que nous aurions à partir quelque temps. Le lendemain matin, au petit déjeuner, il a dit aux internes de partir, qu'un téléphone était à leur disposition dans la loge, que ceux qui avaient un vélo devaient partir au plus tôt. Il a dit aux quelques externes - il y en avait très peu - de rentrer chez eux, que les Allemands seraient là dans la matinée. J'ai pris mon vélo, ma valise, un édredon et je suis parti pour

---

<sup>1</sup> Le bac se passait alors en deux parties. On disait « avoir ses deux bacs ».

<sup>2</sup> Village (on dit « bourg ») du centre Finistère, que Jean habite encore, et de son ami Louis Periou qui va l'accompagner dans l'aventure.

rentrer à Poullaouen. Arrivé avant la gare de Locmaria<sup>3</sup>, j'entends un brouhaha, un bruit. J'avais déjà aperçu deux « Feldgendarmes » en side-car qui m'avaient laissé passer. Après le coude de la route, je suis tombé nez à nez avec un Panzer ! Il y en avait tous les 50m jusqu'à la sortie de Poullaouen. Deux divisions ! J'ai mis pied à terre, vélo à la main. Ils cassaient la croûte, tous. Des jeunes, bien fringués, fallait voir ça ! Je me suis dit « qu'est-ce qu'on est minables à côté de ça »... Le type en haut du char a pointé la mitrailleuse sur moi. Je me suis dit « ben, s'il tire, on verra bien, tant pis ». Et il l'a relevée et tout le monde s'est mis à rire. Il voulait me faire peur, mais ça avait raté. Je suis allé à Poullaouen par la voie de chemin de fer, les derniers chars quittaient le village. Ils ont du arriver à Brest vers 18h. Ils ne sont pas restés longtemps, ils sont repartis rapidement pour préparer le débarquement en Angleterre et retourner en Allemagne.

J'ai passé mon second bac à Morlaix début août, j'ai été reçu et ai entrepris mes études de prof d'éducation physique. Je suis passé par Rennes, où rien n'était organisé, et suis parti au bout de trois jours à Paris à l'Institut d'Education Physique, qui dépendait de la fac de médecine dans chaque académie, qui m'a reçu. J'ai pu donner des cours d'éducation physique dans des écoles publiques en même temps que mes études (j'avais peu de formation, juste un premier degré, pourtant). J'allais à bicyclette dans beaucoup d'écoles de la Ville de Paris, rue Cujas, rue de la Convention, la Motte-Piquet à côté du Vel d'Hiv, Montparnasse, porte d'Ivry (c'était pas à côté). Lors de mon examen, j'ai été reçu à l'écrit et... collé à l'oral ! J'ai redoublé, pour... être collé à l'écrit, cette fois-ci ! Pourtant, j'avais travaillé, je connaissais mes cours sur le bout des doigts...

J'avais essayé plusieurs fois déjà de voir s'il n'y avait pas un moyen de rejoindre l'Angleterre par la côte, mais rien à faire.

## Le départ

*Pourquoi voulais-tu partir ? Tu n'avais pas entendu l'Appel du 18 juin ?*

Pas du tout ! Peu de gens l'ont entendu. Mais j'en avais marre des Allemands. On m'avait pourtant proposé d'entrer dans une session spéciale pour poursuivre mes études, où je n'aurais plus rien à payer, mais j'ai refusé... je suis rentré à la maison. Je ne supportais plus l'ambiance de l'Occupation. Les Allemands déroutaient à l'Est, à Stalingrad. J'ai trouvé un emploi dans un petit établissement, une annexe du lycée de Brest. J'y ai rencontré ma future femme, d'ailleurs. Début 43, en avril, un copain qui habitait au Justissou<sup>4</sup> m'a parlé d'une filière pour rejoindre l'Angleterre par l'Espagne. On n'a eu le feu vert que le 18 août.

## L'Afrique du Nord avait été libérée à ce moment...

Nous sommes partis ensemble, Louis Periou et moi, un mardi, par le train : Carhaix, Rosporden, Quimper, où on a remis une somme de 10 000 Francs au responsable. Ils me seront rendus à ma libération et je pourrai les rendre à ceux qui me les avaient prêtés. On a fait connaissance de nos convoyeurs. Il y avait également deux jeunes quimpérois et deux autres gars qu'on devait prendre à Lorient. On était six en tout. Les convoyeurs étaient un boulanger de Quimper d'une cinquantaine d'années, Lauboutin, et sa nièce trentenaire qui travaillait pour lui comme serveuse. Elle était boîteuse, signe distinctif qui aurait pu la faire repérer ! On est partis jusqu'à Bordeaux, voyage sans problème, mais très long (on est arrivé vers 8h du matin partis la veille au soir à 9h). Les trains roulaient lentement, dans le noir. On apercevait à peine les signaux. On devait ensuite aller à Dax ou, selon notre « couverture », un car devait nous emmener à Lourdes en pèlerinage. Vingt minutes après notre départ de

<sup>3</sup> Locmaria-Berrien, près de Poullaouen.

<sup>4</sup> Un lieu-dit de Poullaouën

Bordeaux, remue-ménage dans le couloir, des soldats Allemands, fusils à l'épaule et deux types à imperméable noir sont montés. Arrivés à notre compartiment, un nous a demandé : « Papiers, s'il vous plaît », en français. Il avait un drôle d'accent et m'a semblé bizarre. J'y reviendrai. Un autre, un blond, n'a pas dit un mot. L'un d'entre nous avait une fausse carte, qui le donnait comme né en 23, à cause du STO - ceux nés en 20, 21, 22 étaient requis pour le STO. J'ai présenté ma carte d'identité, la vraie, né en 1920, qui portait la mention « inapte au STO » - un copain à Quimper avait trafiqué l'affaire. Le type en me la rendant m'a demandé où nous allions. Je lui ai répondu que nous allions en pèlerinage à Lourdes. Il m'a dit « Ah oui, nous savons que les Bretons sont très pieux ». Ca m'est resté.

Arrivés à Dax, nous avons vu sur le quai que les deux Lorientais, qui étaient dans un autre wagon, avaient été piqués par les Allemands. On a cassé la croûte et on est partis pour Puyoo où on a dormi, puis Urt, Hasparren où deux guides nous ont pris en charge. L'un n'avait qu'un bras et était surnommé « le Manchot ». Il a du quitter la France avant la fin de la guerre, les Allemands l'ayant repéré. Son collègue était un balafré surnommé « Joue-brûlée ». Nous sommes partis ensemble, le Manchot devant, Joue-brûlée derrière. Ils nous ont emmenés près de la frontière par le massif de la Rhune. On a vu deux gardes civils<sup>5</sup> qui nous ont fait signe de venir. Ils nous ont fouillés... et nous ont tout piqué, couteaux, montres, rasoirs ! Un copain a quand même réussi à planquer sa montre à gousset, un cadeau de son grand-père. Sinon, ils lui auraient volé aussi. On a été emmenés à la prison d'Irun, dans une ancienne filature, un grand hangar où on devait être une trentaine. On était pris en charge par la Croix-rouge française.

## Miranda

On y est restés trois semaines environ avant d'être emmenés par train d'Irun à Miranda où on est arrivé le soir. Le camp était assez près de la gare, on est partis à pied, une cinquantaine environ. On ne savait pas vraiment sur quoi on allait tomber. On ne savait rien en fait. On demandait aux jeunes soldats qui entretenaient le camp, des gars issus aussi bien des rangs nationalistes que républicains, sales, mal habillés, espadrilles aux pieds ou même pieds nus. Les officiers et sous-officiers, eux, étaient bien sapés, mais c'étaient de vrais salauds ! Le commandant du camp était le colonel Molina, arrivé récemment. On était une trentaine par baraque, les cellules séparées par des couvertures suspendues, des châlits pour coucher, avec un petit passage entre. Le matin, il fallait se lever pour aller « à la Bandera », le drapeau, le lever des couleurs à la gloire de Franco. Il fallait chanter « Viva Franco ! ». On chantait « Viva Charlot ! ». Et ils nous comptaient. Et il en manquait toujours un ou deux : on était en rang par cinq, et il y en avait un qui décalait. A la fin ils déclaraient « Manqua uno ! » « Manqua dos ! » et ils recommençaient, ça les rendaient furieux ! Ensuite, on avait rien à faire de la journée, jusqu'à l'appel du soir à cinq heures.

Au début, quand je suis arrivé, en septembre, il faisait assez bon. Mais les jours on raccourci et on a commencé à avoir froid, début octobre. On n'avait qu'une petite couverture. On a gueulé un peu et on en a eu d'autres. Mais on n'avait pas chaud quand même. Le problème c'était surtout, surtout, l'hygiène. Les toilettes, c'était une grande baraque - on appelait ça « aller chez Franco » - il y avait de la m... partout ! Dégoûtant ! Il fallait faire attention où on mettait les pieds. Le meilleur moment pour y aller c'était le matin, de bonne heure, ou le soir après cinq heures : il y avait des types qui venaient, habillés de combinaisons de caoutchouc, qui nettoyaient au jet en pompant l'eau dans un bras de l'Ebre. En un quart d'heure, c'était propre ! On était quand même 4 000 à mon arrivée, puis c'est retombé à 2 500, pour une capacité du camp de 1500 personnes. Ca s'est stabilisé à 1 800 après les départs.

---

<sup>5</sup> La police espagnole

On était mal nourris. La nourriture c'était le « Rancho ». On allait le chercher avec une « perolla », une grande bassine de cuivre d'un mètre de diamètre avec deux anses. Ils y mettaient la soupe, il y avait des pommes de terres pas épluchées, quelquefois sales, des œufs et, parfois ! un petit bout de viande. Au dessus ils mettaient du safran (*ou plutôt un ersatz*). Il fallait s'en méfier, on nous avait prévenus ! On mettait les patates de côté, on les épluchait, on retirait les parties abîmées et on les faisait cuire sur un petit réchaud à gaz qu'on avait acheté à la coopérative - il y avait une coopérative et la Croix Rouge nous donnait 20 pesetas par semaine. Système D. Il y avait en fait « deux Croix Rouge », une vichyste et une gaulliste, mais le bureau de Miranda était gaulliste.

## Casablanca

Fin 43, on a été libérés, après un séjour de deux jours à Madrid, on est allés à Malaga, cinq, six jours dans les arènes. On couchait là où ils mettaient les animaux, les taureaux, les chevaux, dans les stalles sur la paille. On était libres, néanmoins, on pouvait aller se promener sur les quais. C'était un coin d'Espagne plutôt anti-franquiste – ils ne le disaient pas, mais on le savait. On était plutôt bien vus. Sur les quais, il y avait des bistrots partout et ils nous appelaient pour aller boire un coup. On descendait par un escalier, on allait au fond du bar et il y avait là des grands tonneaux où ils nous servaient du Malaga. On en a profité ! On pouvait faire ce que l'on voulait, mais on devait aller voir le panneau d'affichage chaque soir pour savoir quant on partait. Un soir, j'ai lu que j'avais rendez-vous le lendemain matin à 10h sur le port. Il y avait deux bateaux, dont le Sidi Brahim<sup>6</sup> sur lequel on a embarqué. Le navire battait pavillon espagnol, mais l'équipage était français. On est arrivés au détroit de Gibraltar, où l'on a hissé le drapeau anglais. Puis, après le passage, hop, le drapeau français ! Avec la Croix de Lorraine ! On est arrivés vers 6h du matin à Casablanca, débarqués vers 8h. La Croix Rouge avait installé des tables et on nous a servi des oranges, du pain, du beurre, de la confiture et du miel. Bienvenue en France ! Un coin de France très vichyste, encore. On est allés au camp de Médiouna, un camp de triage militaire. Arrivant d'Espagne, on avait le droit de choisir notre arme - on était toujours ensemble, avec mes copains : les deux quimpérois ont choisi la Marine. On ne s'est plus revu, pourtant j'ai fait des recherches - On est passés devant une commission de contrôle pour détecter d'éventuels espions - trois officiers, un Anglais, un Américain et un Français, du Deuxième bureau. C'est lui qui nous a interrogés. Il nous a demandé d'où on venait, pourquoi on était partis. Ca a duré un quart d'heure environ. L'Anglais a demandé des précisions sur le contrôle qu'on avait subi dans le train en France et j'ai vu un petit sourire sur son visage. Je suis persuadé que celui qui nous y avait contrôlés était un agent double. J'avais trouvé qu'il avait été trop gentil, dans le train...

## Dans la 1<sup>ère</sup> DFL

On avait choisi mon ami et moi de devenir parachutistes. Nous voilà donc à la caserne de l'Armée de l'Air à Casablanca. On nous a donné deux lits et un caporal-chef est venu faire... le chef ! « Vous là, prenez un balai et balayez moi ça ! ». Ben ça commence bien... On n'avait jamais été militaires !

Un sergent est arrivé et nous a dit « rendez-vous demain matin 11h sur la place d'arme, le colonel va vous parler ». On pouvait sortir le soir après 5h, mais on devait être rentrés pour 10h. On va donc en ville, à Casa et on rencontre deux personnes de la 1<sup>ère</sup> Division Française Libre. On a parlé un petit peu, on a bu un coup ensemble. Ils nous ont dit que l'on pouvait

---

<sup>6</sup> Un cargo mixte fatigué de la SGTM lancé en 1911 récupéré dans le port d'Alger.

rejoindre leur camp, car il y en avait un à Casablanca où ils échangeaient leur matériel anglais usé, celui de la 8<sup>ème</sup> armée, contre du matériel neuf américain.

Le lendemain, le colonel nous reçoit. Et il a une parole malheureuse... Le type était sapé fallait voir, avec un stick sous le bras... Le crétin, quoi... Certains m'ont dit qu'il avait encore un portrait du Maréchal dans son bureau, mais je ne l'ai pas vu. « Jeunes gens vous êtes des braves, vous avez enduré des privations et patati et patata... Mais je dois vous dire que vous allez faire votre formation militaire, qui sera la même pour tout le monde, mais il faut que vous sachiez que vous n'êtes pas prêts à aller au baroud. ». Et ça, ça a fait « tilt ». J'ai dit à mon copain « on rentre à la baraque et on se taille. On reste pas là. ». Nous nous sommes couchés et le lendemain de bonne heure, vers 4h du matin, habillés en civil, nous sommes partis. On avait reçu un paquetage complet qu'on a glissé sous le lit et on est partis par la porte du fond. Nous sommes passés par un trou dans le grillage et on est allés à Casablanca... sept kilomètres à pied, pour le camp de base de la DFL, où on a été bien reçus. Il y avait un capitaine de la Légion qui commandait et son adjoint, un jeune sous-lieutenant nommé Jean Thomas, qui avait été au lycée avec moi.

On nous a dit de faire profil bas (nous étions déserteurs) et nous sommes partis cachés dans des camions d'Oujda jusqu'en Tunisie, à Nabeul. On nous a logés, nourris et on nous a prévenus que nous serions affectés le lendemain dans une unité. On a rencontré un officier qui commandait une compagnie de canon d'infanterie, une CCI équipée d'obusiers. Il nous a proposé de le rejoindre et on a dit « pourquoi pas ? ». En un quart d'heure, tout était réglé. On est montés dans sa Jeep et on a rejoint l'unité que l'on n'a plus quittée. On a été équipés de pied en cap. Il y avait là quelques officiers métropolitains et les soldats étaient des Noirs. Il s'agissait d'un régiment de tirailleurs sénégalais mais, en fait, ils ne l'étaient pas : c'étaient des Saras du Tchad. Ils avaient trois cicatrices sur chaque joue. Ils faisaient peur ainsi, mais c'étaient des braves types. D'une grande propreté : ils rigolaient en se lavant, se jetant des seaux d'eau comme des gamins. Plus tard en Italie, ils se baignaient dans le moindre ruisseau. Mon unité était la 4ème brigade. On suivait directement l'infanterie pour l'appuyer, quelques centaines de mètres derrière. On a fait des manœuvres dans le sud tunisien durant une semaine environ. J'étais tireur. On m'a appris à démonter la culasse du canon même la nuit ou les yeux bandés. Le canon était moderne<sup>7</sup>, chaque section en avait deux. Mon chef de section était lieutenant, adjoint au commandant de compagnie, Le Calvez. On avait un sergent, Joseph Lunven, qui nous faisait « l'école du soldat ». On rigolait ! Il nous faisait faire des demi-tours à droite et, lui et nous, on se disait « ça sert à rien ! » : on n'allait pas marcher au pas pour aller au combat ! Il nous a quand même appris à démonter un fusil (j'avais reçu une carabine dont je ne me suis jamais servi).

---

<sup>7</sup> La section de Jean est équipée d'un obusier de 105mm d'origine américaine, le M2A1 Howitzer (obusier), un canon à tir courbe destiné à appuyer l'infanterie en neutralisant les résistances qu'elle peut rencontrer. Fiable et précise, avec une munition puissante, l'arme a l'inconvénient d'être un peu lourde pour son calibre et d'utiliser un canon court qui limite sa portée : placées juste derrière l'infanterie à seulement quelques centaines de mètres, les batteries sont vulnérables aux tirs de contrebatterie (l'artillerie adverse). D'où la nécessité de procéder à la mise en batterie rapidement et de pouvoir décamper le plus vite possible, ce qui demande à ce que les artilleurs connaissent parfaitement leur rôle et les gestes à effectuer. L'arme aura une brillante carrière, utilisée en Corée puis au Vietnam. Elle est encore de nos jours en service dans quelques pays. Un canon est visible au musée des Invalides, dans la salle consacrée aux FFL.

## L'Italie

Un jour on a demandé à notre chef de section de prendre des hommes avec lui pour préparer notre cantonnement à Bône, ce que l'on appelle « l'échelon précurseur ». On est partis en camion pour cela et on a préparé l'embarquement sur un gros paquebot anglais, tout blanc, avant d'embarquer avec la division. On a fait route jusqu'à Naples escortés par des contre-torpilleurs qui lâchaient sans arrêt des grenades sous-marines. On couchait sur les ponts, il faisait chaud. On a débarqué et été emmenés à une vingtaine de kilomètres de la ville, puis on est allés au front, au bord du Garigliano, devant la ligne Gustav. Le 10 mai au matin on nous a dit de nous tenir prêts. Le fleuve était recouvert de brouillard et charriait des glaçons. Le 11 à 23h, toute la ligne s'est embrasée, un tir de barrage de tous les calibres, on tirait sans s'arrêter. On s'est dit qu'en face il ne devait rien rester. L'attaque a démarré le 12, mais il a fallu se replier. Les blessés, les morts, il devait bien y en avoir une centaine par jour, on les voyait descendre du front. On est repartis, la 1<sup>ère</sup> DFL devait occuper le terrain dans la vallée. On a atteint Sant'Andrea, Sant'Apollinare, Sant'Ambrogio et San Giorgio, Pico puis Ponte Corvo. Plus tard on a fait jonction avec la tête de pont d'Anzio, et on est finalement arrivé aux sept montagnes qui dominent Rome. On n'y est restés qu'un jour ou deux et on a fait un tour dans la ville. On a vu la place Saint Pierre et on a fait demi-tour, pour apprendre la nouvelle du Débarquement en Normandie. On a continué notre poursuite. Notre dernière tâche a été de prendre une forteresse à Radicofani, en Toscane, à près de 1 300m d'altitude, occupée par un bataillon de SS. Il y a eu une grosse bagarre et la ville a été prise. Quand les légionnaires y sont entrés, le colonel SS s'était suicidé d'une balle dans la tête. On avait placé nos canons dans une prairie, dans la vallée. On était bien placés, un peu trop bien même, car ils nous voyaient de là-haut. En cas de tir de contrebatterie, on avait pris l'habitude d'accrocher et décrocher notre canon très rapidement, notre record était de 18 secondes. Les Saras nous aidaient, de solides travailleurs !

## La France !

On est ensuite revenu en repos près de Naples, puis le 8 août on est partis pour embarquer à Tarente, notre navire se joignant à ceux transportant la 3<sup>ème</sup> DIA, puis à la flotte venue d'Afrique du Nord. On a pris cap au nord et le golfe de Gênes, longeant la Sardaigne et la Corse. A hauteur de la Spezia, la barre à gauche vers la côte Française. Nous avons débarqué le 16 août 44 à Cavalaire. Une anecdote que le colonel Saint-Hillier, chef d'état-major du général Brosset, qui commandait la division, nous a raconté bien plus tard : de Lattre de Tassigny – qui ne nous aimait pas, ayant servi dans l'armée de Vichy - et qui commandait la première armée française, avait prévu deux mois pour prendre Toulon... on l'a fait en 15 jours ! Saint-Hillier nous a raconté ensuite que le 16 ou le 17 août au matin, un gamin en culottes courtes était venu apporter la clé d'une maison du côté de la Croix-Valmer pour y installer l'état-major. Il nous a confié les clés. Il s'appelait Jacques Chirac. A partir du 18, nous sommes au front, le 25, Toulon était pris. C'est lors d'un de ces combats que j'ai failli me faire tuer. Notre bataillon en avançant vers l'est s'était retrouvé bloqué par le remblai de la ligne de chemin de fer desservant Hyères qui nous coupait le chemin<sup>8</sup>. Derrière le remblai, les Allemands avaient placé des canons automoteurs. Dès que l'on mettait le nez dehors, ils nous canardaient. Rien à faire, donc. Le commandant de compagnie, le capitaine et Le Calvez, mon chef de section, m'appellent et me demandent « Huitorel, vous courez bien ? » « Il faudrait porter un message au commandant de compagnie ». « De quoi s'agit-il ? » ais-je demandé - et c'est là où l'on voit la différence d'ambiance dans la 1<sup>ère</sup> DFL par rapport aux autres

---

<sup>8</sup> Cette ligne est une antenne (en cul de sac, donc) de la ligne de la Côte d'Azur reliant Marseille à Vintimille.

troupes : on m'a expliqué là où, ailleurs, on m'aurait dit « C'est un ordre ! » - Ils m'ont dit qu'il fallait prévenir les soldats sur le remblai que nous allions bombarder l'autre côté et que nous n'avions plus de communication, les lignes téléphoniques ayant été coupées. Je me suis délesté de tout, j'ai juste gardé mon casque. Il faisait 38°. Et je pars en courant dans les vignes qui me séparaient de mon objectif. Arrivé là, un jeune lieutenant m'a demandé ce que je voulais. J'ai dit que j'avais un message pour le commandant de compagnie. « Bien, donnez-le moi. » « Désolé, mais je dois lui remettre en mains propres ! » « Suivez-moi. » et j'ai remis mon message.

Pour revenir, il y avait une route qui passait un peu plus loin sous la ligne de chemin de fer et j'ai décidé de l'emprunter au lieu de repasser par les vignobles. Je n'aurais pas dû. En passant, j'ai vu une section de tirailleurs qui partaient vers les lignes, ils étaient en rang et chantaient « Le général De Gaulle, li grand chef... ». Les ayant dépassés, j'ai reçu un déluge d'obus, dont un à 50cm de moi qui n'a pas explosé ! J'ai réussi à m'en sortir par miracle, les gradés m'ont même dit « on croyait que vous étiez foutu ! » « Eh ben non, je suis là ! ». C'est pour cet acte qu'on m'a donné la Croix de Guerre avec citation.

Après la prise de Toulon, nous avons remonté la rive droite du Rhône jusqu'à Lyon, non sans durs combats. A Lyon, c'était totalement désorganisé : il y avait des FFI qui se disputaient entre eux, ceux du général Koenig, d'obédience De Gaulle et les FTP, communistes. S'ils s'entendaient quelquefois, ils se bagarraient souvent. Ils avaient tous des galons et des galons, on aurait cru une armée mexicaine ! Ils traversaient la place Bellecour à toute vitesse. Brosset, notre général, qui était lyonnais, a décidé de remettre de l'ordre et a laissé un bataillon sur place. Il restait quand même des snipers allemands dans la ville.

Nous sommes remontés, Villersexel, puis Ronchamp. A Ronchamp, il y avait une tuilerie près de laquelle nous avons établi nos lignes. L'hiver arrivait, on était en octobre. Le 19 novembre, il pleuvait de la neige fondue, et il faisait froid et on nous a dit de faire mouvement. On a occupé Champagny et il fallait prendre Giromagny. C'est là qu'on a appris que notre général, un type formidable, qui, à mon avis, valait largement Leclerc, un vrai cow-boy, toujours en short même en hiver, s'était tué. Il conduisait une Jeep, avec son chauffeur à côté et Jean-Pierre Aumont, le comédien, de son vrai nom Salomons, derrière, qui devait être sous-lieutenant. Le véhicule a heurté le parapet du pont sur un ruisseau, le Rahin, a dérapé. Elle était hors d'usage. Le général a arrêté une Jeep de la circulation routière qui passait, l'a prise et... a foncé dans le parapet ! Il a pris une troisième Jeep, mais là, elle est passée par-dessus le parapet. Les deux passagers ont été éjectés, mais lui est resté bloqué par le volant. Son corps a été retrouvé deux jours après

C'est à Rougemont-le Château que sont arrivés deux motards de la Prévôté, la gendarmerie militaire, qui ont demandé au capitaine après moi et Louis Periou. Ils nous avaient retrouvés, depuis Casablanca ! Le capitaine a dit que l'on était là, bien sûr, a précisé que l'on avait pris un engagement pour la durée de la guerre. Ils sont repartis satisfaits. Le lendemain, le capitaine nous a convoqués. Comme nous étions tous les deux bacheliers, nous devions rejoindre l'école d'officiers de Cherchell, en Algérie. J'ai dit que ça ne m'intéressait pas, mais c'était les ordres. On est partis de suite pour Besançon, même pas le temps de faire nos adieux, puis Marseille. On y a glandé près de quinze jours, en attente d'un bateau. Puis Marseille à Oran, d'Oran à Cherchell en camion. On était une trentaine à l'école. Le peloton commençait le 2 janvier (1945 NDLR). J'aurais pu finir général, mais je ne voulais pas rester ! C'était la vie de caserne, que je détestais, les corvées, les brimades. Des sergents, des adjudants nous commandaient – j'étais caporal-chef à ce moment, mais les galons ne

comptaient pas. La Providence est venue à mon secours un matin : en traversant la cour de la caserne, je croise un galonné du Service de santé avec une croix de Lorraine sur sa manche gauche. On se salut « Tu es de la DFL ? Tu viens pour le peloton ? » me demande-t-il. On a commencé à discuter. Il était de Landerneau, Breton comme moi. Il avait fait l'Italie aussi mais venait d'être nommé chef du Service de santé de Cherchell, une sinécure... Je lui ai expliqué que je ne voulais pas faire officier. Il m'a demandé « Mais que veux-tu faire, alors ? » « Rejoindre le Front ! ». Il m'a promis qu'il arrangerait cela. Je ne sais pas comment il a fait, mais deux jours après, j'étais prié de rejoindre Alger. A Alger, j'ai trouvé un autre officier de la DFL qui s'occupait du rapatriement des Français... une planque aussi. Je suis devenu son secrétaire : je devais habiter une petite maison à l'entrée de la Casbah où les gens désirant rentrer en métropole devaient s'inscrire en attente d'un bateau. Je faisais les listes. Après environ une semaine, il m'a dit de m'inscrire sur la liste. J'ai fait la traversée jusqu'à Marseille, où j'étais au DITC - Dépôt des Isolés des Troupes Coloniales – un repère de gens de tous horizons, Blancs, Noirs, Rouges, Verts, Jaunes, qui passaient là, certains bien contents d'y être et d'y rester : ils y étaient peignards, on ne leur demandait rien ! Mais je voulais partir. J'ai demandé à un lieutenant ce que je pouvais faire. Il m'a dit « ce que je te conseille, c'est de prendre ton barda et d'aller à la gare Saint-Charles, là tu vois s'il y a un train qui va à Lyon ». On m'a donné un peu (un tout petit peu !) d'argent et je suis parti dans un train bondé de civils et de militaires jusqu'à Dijon. Il y avait là une base énorme pour toutes les armées alliées – elle est d'ailleurs restée plus de vingt ans -. On m'a dit que la 1<sup>ère</sup> DFL était à Colmar. J'y suis allé dans un camion et j'ai rejoint ma compagnie. On ne m'a rien demandé, j'ai rejoint ma place au canon !

### L'Allemagne ? Non...

On a réduit la poche de Colmar, on est allés jusqu'au Rhin, puis à Sélestat, où l'on a appris que de Lattre ne voulait pas que l'on rentre en Allemagne. Il ne nous aimait pas : il avait eu des problèmes avec les fusillés marins qui l'avaient chahuté. On a embarqué en gare de Sélestat à cinq heures du matin, direction la Méditerranée, Golfe-Juan, puis Vallauris. On a eu droit à notre première permission de 10 jours, assombrie par le décès de mon frère : il était dans la Résistance et avait eu un accident de moto avec un camion américain au Mans. On a fini la guerre dans les casemates des Chasseurs alpins, dont on a du chasser les soldats Allemands et les Italiens restés fidèles à Mussolini. On est rentrés en Italie le 8 mai, jour de la capitulation allemande, à Vinadio, puis Borgo San Dalmazzo, enfin Robilante où l'on est restés environ un mois. On est rentrés en France, j'ai été « RDC », « Rayé des Contrôles » à Brie-Comte-Robert. Je suis reparti à Poullaouen, où je me suis mis à préparer un examen que le Ministère avait organisé. J'ai été admis dans des conditions spéciales : je passe l'épreuve dans une grande salle. Je me retrouve avec le même thème que lors de mon précédent examen « l'articulation du genou » ! Impeccable ! Je prépare mes réponses. La plupart des gens présents étaient d'anciens prisonniers de guerre. Il y avait quelques Résistants (des vrais... et des faux...) et j'étais le seul militaire. A 8h15, un quart d'heure après le début de l'épreuve, un type du ministère qui portait un chapeau melon et un parapluie, entre dans la salle. Il m'interpelle et me dit « Huitorel, ramassez vos affaires, vous êtes exempt d'écrit ». J'ai échappé à 3 jours d'épreuves ! Il me restait l'examen pédagogique, l'oral, et ... le physique. Et je n'étais pas au mieux de ma forme. Je suis arrivé 55<sup>ème</sup> sur 60. Je n'ai jamais su combien on m'avait mis à l'écrit ! J'ai été nommé professeur délégué au collège de Brest, commençant ainsi ma carrière au service du sport.

*Jean Huitorel est Chevalier de la Légion d'Honneur, titulaire de la Croix de Guerre avec étoile de bronze avec citation à l'ordre de la brigade. Il a reçu la Croix du combattant*



*volontaire 39-45, celle des Combattants volontaires de la Résistance, la médaille des évadés, celle commémorative 39-45 avec barrette de la Libération, la médaille commémorative des services volontaires dans la France Libre, celle de la campagne d'Italie. Il possède un titre de reconnaissance de la Nation. En reconnaissance de sa carrière professionnelle, il est également Officier de l'Ordre National du Mérite et Commandeur des Palmes Académiques.*

*Il a relaté sa vie au service du sport et de l'éducation dans un livre : Itinéraire républicain d'un éducateur engagé, Skol Breizh éditeur. On y trouvera quelques pages sur « sa » guerre, qu'il a accepté de retracer ici pour nous.*